

«Je suis le vent», De Schrijver et De Koning mettent les voiles



Libération - 07 Jun. 2021
Page 26

Au théâtre de la Bastille, les deux acteurs des collectifs flamands TG Stan et Discordia embarquent le public avec le texte tout en subtilités et variations de Jon Fosse.

A la fin de *Je suis le vent*, tout de suite après les derniers applaudissements nourris, il se passe quelque chose qui n'arrive jamais. L'un des deux comédiens, Damiaan De Schrijver, demande très simplement aux spectateurs comment s'est passée la représentation. A-t-on, par exemple, été gêné par les sous-titres en gris pâle sur l'écran ? A-t-on vu les rochers ? Et tel geste ? Ce n'est pas une rencontre organisée entre le public et les deux acteurs flamands, ce qu'on appelle généralement en bon français un «bord plateau» où l'équipe artistique livre ses lumières à quelques spectateurs. L'absence de rupture entre la représentation et cette conversation qui paraît naître à l'improviste est incroyablement sympathique. Le dialogue avec la salle est comme les rêves qui (se) poursuivent au réveil. On se frotte les yeux, ils sont là, ils sont sur le plateau, eux, c'est Damiaan De Schrijver, géant à la longue barbe du collectif TG Stan, l'acronyme de stop thinking about names, conçu à la fin des années 80 à Anvers, qui a révolutionné la place des acteurs en leur donnant démocratiquement tous les pouvoirs. Et lui, c'est Matthias De Koning, de Discordia, groupe plus ancien mais moins connu ici, car il ne s'est jamais produit en France alors qu'il est justement l'influence majeure des Stan.

«Fissurer». Une cinquantaine de minutes auparavant, on est entré dans un espace incertain. Deux hommes donc, jamais nommés, assis sur des tabourets, des cannettes de bière en bataille à leurs pieds, quelques bouteilles d'eau, un cendrier, et leurs chaussures noires au vernis qui brillent dans la pénombre, sur des planches d'un camaïeu de brun. Où est-on ? Le petit désordre laisse penser à deux hommes de la rue qui devisent à la belle étoile. Mais il y a ces chaussures vernies, et leurs tenues noires élimées, une ambiance de fin de fête ou du monde, comment savoir ? Ils se taisent et nous regardent. L'un caresse sa barbe. L'autre son crâne tout à fait dégarni. L'obscurité crée une atmosphère de confiance. Dans la salle, le bonheur des spectateurs est tangible. D'ailleurs on rit. On rit parce que la moindre mimique, le moindre mouvement de main des deux comédiens est déjà tout un spectacle.

«C'est parti», murmure De Schrijver, donnant un top. Parti ? Mais où ? C'est justement l'une des questions de ces deux anonymes, liés comme Laurel et Hardy ou Vladimir et Estragon, désignés dans le texte du dramaturge norvégien Jon Fosse par «l'un» et «l'autre». «Je suis parti», dit l'un. «Je suis parti avec le vent», répète-t-il à son ami attentif. Et plus loin : «Je veux le silence. Et je veux aussi que tout ne soit pas tellement visible.» Ce qu'on entend aussi comme une réplique réflexive sur leur art. L'échange est donc fait de répétitions, «d'infimes variations» note le programme de salle, d'enroulements, de précisions à tâtons. C'est un texte impossible à lire sans les acteurs pour porter cette suite de «oui» ou de «non», dont on comprendra qu'il est terrifiant à mémoriser.

«Je n'aime pas être quelque chose», dit l'un qui paradoxalement se définit beaucoup plus que l'autre, lequel dessine des rectangles avec ses mains, comme pour attraper une situation fuyante. Ou encore : «Je suis un mur en béton prêt à se fissurer.» Les images deviennent extrêmement concrètes. Et ce qui surgit sous les yeux, alors même que le spectacle est sans autre décor que les deux tabourets, est un miracle de paysage maritime, de vagues agitées, de gros rochers noirs, toute une traversée. Il devient évident que l'un et l'autre sont sur le ponton d'un bateau. Parfois, ils se taisent. Et c'est fou ce que c'est inquiétant, deux acteurs qui se taisent longtemps sur scène, et qui par leur silence font résonner le moindre bruit dans la salle, le moindre crissement de papiers. Ils se taisent car «les mots deviennent lourds» dit l'un, «arraché, décollé [...], quand le mot a été prononcé, il est si lourd qu'il m'alourdit de plus en plus».

Cimenté. Si la pièce évoque la matérialité d'une dépression, on ne le saisit qu'après coup ou pas du tout, ne serait-ce que parce que les acteurs ont beau lutter pour ne pas être clownesques, diront-ils, ils sont irrésistibles, et que le couple qu'ils forment est cimenté par l'amitié. C'est d'ailleurs pour fêter les 40 ans de leur première rencontre que Damiaan De Schrijver et Matthias De Koning ont eu l'idée de répéter en trois semaines pendant le confinement ce texte de Jon Fosse, monté en 2011 en anglais par Patrice Chéreau avec un décor de Richard Peduzzi, qui valait son pesant d'or et de lumières. «Vous l'aviez vu ?» lance un spectateur. Non, les deux Belges n'avaient pas vu cette ultime mise en scène de Chéreau, ni même les spectacles de Claude Régy, le premier à avoir introduit en France Jon Fosse.

Les deux Belges ont fait ce spectacle très vite, «hors agenda» parce qu'ils sont tombés «amoureux» du texte - ce qui contredit en passant qu'il soit illisible. Damiaan De Schrijver pleurait en le lisant, chaque mot lui évoquant une personne aimée «qui ne peut ni vivre ni mourir» et à qui il dédie la représentation chaque soir. La «lourdeur des mots» qui se transforment en rochers était une autre raison de s'atteler à cette pièce aussi imprenable que le vent. «La liberté d'un acteur, c'est de jouer de tout : une femme, un fantôme, un assassin, un nazi. Les enfants ont cette capacité immédiate de ne pas se préoccuper de qui ils sont pour faire le docteur ou la reine. Mais aujourd'hui, on refuse à un acteur le propre de son métier, jouer n'importe qui. On a tendance à être de plus en plus lourd, explicite», dit De Schrijver. Matthias de Koning, lui, se tait ou acquiesce en néerlandais. Il était l'enseignant de Damiaan De Schrijver à l'école d'art dramatique d'Anvers.

Je suis le vent de Jon Fosse au théâtre de la Bastille jusqu'au 26 juin.